

Comprendre la culture par l'agencement de l'enquête. Héritages, réhabilitations et négociations méthodologiques en ethnographie

Zakaria Serir

1. Ethnographie et culture, une introduction négociée

La conduite d'une enquête à la fois qualitative et inductive exige une capacité d'improvisation. Plutôt que d'entrer sur le terrain avec des hypothèses rigides, le chercheur se dote d'un thème général, ouvert, évitant d'en préjuger les résultats. Cette posture engage une forme

d'agentivité qui ne se confond ni avec une simple liberté d'action ni avec une neutralité illusoire. Elle suppose, pour reprendre Goffman (1973), une gestion permanente de sa « face » en situation, c'est-à-dire la capacité à ajuster son comportement, ses questions, ses silences mêmes ; aux micro-dynamiques relationnelles qui se tissent au fil de l'observation et de l'entretien. Autrement dit, l'agentivité du chercheur ne se situe pas seulement dans l'initiative qu'il prend pour orienter ou relancer l'échange. Mais, elle réside dans l'art plus subtil de se rendre disponible à l'imprévu, de laisser advenir ce qui échappe au cadre prévu, sans pour autant renoncer à la cohérence du dispositif d'enquête. Loin de se réduire à une collecte passive d'informations, la présence du chercheur sur le terrain devient un acte situé, un « travail de scène » où l'écoute attentive, la formulation prudente et la disposition à accueillir l'altérité forment la trame d'une interaction qui produit ses propres effets. L'agentivité se déploie dans la continuité d'une attention flottante, ouverte à l'instant et ancrée dans une intention réflexive ; celle de comprendre ce qui se dit ; surtout ce qui se joue entre les mots, entre les gestes, entre les silences.

Cette agentivité s'inscrit également dans une exigence éthique qui, loin d'être une simple clause de style imposée par les codes déontologiques, devient une dimension constitutive de l'acte même de recherche ethnographique. Le chercheur, conscient d'occuper une position située et non neutre, se doit d'articuler ses choix méthodologiques avec la responsabilité qu'il porte vis-à-vis des personnes observées ou interrogées. Dans cette perspective, la capacité à réfléchir et imaginer méthodologiquement l'enquête ne consiste pas seulement à tenir un journal de terrain, à proposer une analyse documentaire et à mener des entretiens. Elle engage surtout un examen continu de l'incidence de sa propre présence, de sa propre personne, de ses propres influences sur la situation observée ; c'est-à-dire, du poids de ses questions sur la narration des acteurs et des effets que sa posture produit sur la configuration même des interactions.

Rien ne fige le rôle du chercheur dans un statut d'observateur distant. Il se reconnaît comme un participant à part entière de l'économie relationnelle qu'il étudie. Cette reconnaissance, qui résonne avec les analyses de Goffman sur la co-construction des situations, appelle un

ajustement constant entre le maintien d'une distance analytique et l'investissement relationnel nécessaire pour accéder à une compréhension profonde des expériences vécues. La profondeur que nous exposons dans cet article suppose une vigilance envers les rapports de pouvoir, explicites ; mais surtout implicites, qui structurent toute enquête et une capacité à reconfigurer le dispositif lorsque ceux-ci risquent de fausser ou de limiter la parole des enquêtés. De ce point de vue, l'agentivité du chercheur pourrait se comprendre comme une chorégraphie discrète où chaque geste – de la formulation d'une question à la manière d'occuper l'espace – contribue à modeler le cadre d'interaction, tout en restant suffisamment souple pour accueillir l'imprévu. Comme dans les sinuosités d'une phrase proustienne qui, tout en se déployant dans l'épaisseur des digressions, conserve un fil secret qui la ramène à son point de départ, l'agentivité méthodologique conjugue l'ouverture au monde et la fidélité à une ligne de questionnement ; toujours susceptible d'être infléchie, mais jamais dissoute.

1.1 Héritage méthodologique

Dans la tradition interactionniste, telle qu'illustrée par Becker (2002) ou Glaser et Strauss (2017), l'agentivité du chercheur se situe au cœur d'un processus où la compréhension n'émerge pas d'un protocole préétabli, mais d'un engagement soutenu par la dynamique vivante du terrain. L'enquêteur n'est pas un opérateur neutre appliquant mécaniquement une grille d'analyse. Il est reconnu comme un acteur social à part entière. Il s'engage dans des interactions interprétatives dans laquelle son identité, ses affects et ses choix méthodologiques participent de la récolte des données. Cette conception, qui irrigue la *grounded theory* (ibid.), place l'agentivité dans un mouvement dialectique. Il s'agit à la fois d'observer et d'être observé, d'interpréter et d'être interprété, d'ajuster et d'être ajusté sans cesse sur ses suppositions provisoires ; cela à la lumière des interactions et des matériaux collectés. Ce va-et-vient constant entre induction et ajustement, entre immersion et distanciation, confère à l'enquête qualitative un caractère performatif. Les situations observées ne sont pas des objets figés à saisir, mais des configurations qui se reconfigurent sous l'effet même de la présence du chercheur. En cela, l'agentivité ne se limite pas à une liberté

d'improvisation. Elle constitue le ressort même de la découverte, la clé qui permet à des significations imprévues, afin de se frayer un chemin dans l'espace analytique. Le chercheur, sans doute conscient que la réalité sociale est un accomplissement pratique (Garfinkel, 2007), accepte que sa propre activité fasse partie de cet accomplissement et intègre cette implication dans son analyse.

Dans cet esprit, l'«agentivité méthodologique» se traduit par une disposition à «suivre la piste» de quelque chose, quitte à infléchir à l'extrême le cadre initial de la recherche. À la manière d'un narrateur, dont le récit se laisse porter par l'afflux des réminiscences tout en conservant une cohérence souterraine, l'ethnographe avance en se laissant guider par les émergences ; conscient que chaque inflexion, chaque inattendu, chaque détour imprévu enrichit la compréhension globale du phénomène étudié. Cette posture implique toutefois une flexibilité pour naviguer dans une réalité complexe où les faits ne se manifestent pas toujours de manière évidente. Comment combler les lacunes et surmonter les difficultés inhérentes à cette non-évidence de la réalité sociale ? Cela passe par une immersion prolongée dans cette réalité, suivie d'un recul analytique indispensable pour discerner les connexions potentielles entre les différents éléments observés.

Selon la tradition ethnographique (Piette, 1996), le terme *prolongée* ne renvoie pas nécessairement à une durée chronologique. Elle est plutôt un temps densifié par la répétition, la familiarisation et la variation des situations observées. Une telle immersion implique de fréquenter le terrain jusqu'à ce que ses logiques implicites, souvent invisibles lors des premiers contacts, se manifestent dans leur continuité et leurs contradictions. Cette durée vécue sur le terrain permet de capter non seulement des événements saillants, mais aussi les routines, les micro-ajustements et les gestes ordinaires qui, cumulés, révèlent la texture sociale d'un milieu. Ce temps prolongé donne au chercheur la possibilité de dépasser la première couche interprétative – souvent chargée de préjugés ou de projections (même au plus aguerri des ethnographes) – pour accéder à de nouvelles couches d'analyses qui embarque le chercheur sur des compréhensions plus nuancées, inscrites dans la temporalité et la territorialité propre du groupe observé.

Quant à l'adjectif analytique, il engage une transformation méthodologique de cette immersion en matériau interprétable. Le recul analytique n'est pas un retrait physique du terrain. Il est un déplacement réflexif. En effet, il s'agit de réorganiser, de comparer et de mettre en tension les fragments d'expérience accumulés afin de faire émerger des schèmes explicatifs. Cette opération exige, pour reprendre Strauss et Corbin (2004), une alternance entre codage ouvert, axial et sélectif; permettant de passer du foisonnement des données à une conceptualisation progressive. Le regard analytique repose sur une distance qui ne rompt pas le lien avec l'expérience vécue, mais qui, au contraire, en éclaire les structures profondes – puisque la mémoire involontaire ne prend sens qu'à travers un travail d'écriture qui relie l'instant fugitif à une trame plus vaste et dès lors ancrée. Ce double mouvement – immersion prolongée et retrait analytique – confère à l'enquête sa capacité à articuler le particulier et le général, l'événement singulier et la régularité structurelle. C'est dans cette tension que le chercheur – oscillant entre présence et distance – finit par apercevoir les lignes de force qui organisent l'apparente dispersion de la réalité sociale.

2. Réhabilitations méthodologiques

Dans le cadrage adopté jusqu'ici, la quête méthodologique s'inscrit dans la continuité des approches immersives déjà présentes dans l'anthropologie classique; tout en les prolongeant. Effectivement, dès Malinowski (1968), l'observation participante visait à dépasser la distance objective pour entrer dans la vie sociale des enquêtés. L'approche que nous proposons assume pleinement cette tradition. Néanmoins, elle tente d'y ajouter une attention accrue aux dimensions affectives et politiques de l'enquête. Elle privilégie ainsi une immersion dans les dynamiques sociales, institutionnelles, culturelles et individuelles; cela afin d'identifier de nouveaux enjeux émergents des interactions entre chercheur et terrain, embrassant la complexité plutôt que de la réduire pour la comprendre.

Cette orientation trouve son point d'ancrage dans l'ethnographie et la recherche critique, elles-mêmes issues des débats qui ont marqué la sociologie qualitative dans la seconde moitié du XX^e siècle (Caron,

2017). Les critiques formulées à l'encontre de la théorie ancrée – son risque de descriptivisme, son déficit d'historicité et son incapacité à relier les situations locales aux structures sociales plus larges – ont effectivement nourri l'émergence d'une approche renouvelée (Gérin-Lajoie, 2006). Ce que nous considérons de l'« ethnographie critique » s'affirme comme une tentative de dépasser ce double écueil : d'un côté, l'absence de réflexion théorique de certains ethnographes descriptifs ; de l'autre, l'abstraction trop désincarnée des théories critiques détachées du terrain au moment du passage à la théorisation. L'approche que nous défendons vise plutôt à articuler rigueur empirique et ethnographique ainsi que perspective critique ; en posant que toute enquête est traversée par des rapports de pouvoir aussi – et surtout – avec celui qui enquête.

Pourtant, l'attention portée à ces rapports ne relève pas seulement de l'objet étudié, mais également de la relation d'enquête elle-même. L'ethnographie critique engage ainsi à questionner la position du chercheur dans l'espace social et institutionnel, à reconnaître l'asymétrie des interactions avec son terrain et à rendre visibles les tensions qui traversent l'articulation entre savoir savant et savoir situé. Ce choix méthodologique ne se réduit pas à la collecte des expériences quotidiennes ; il vise à analyser les dynamiques de domination, de résistance, de négociation ou de contournement qui structurent les pratiques, en les rapportant à des cadres sociaux et politiques plus larges. Le rapport de pouvoir devient dès lors une clé de lecture centrale.

Dans cette perspective, les personnes rencontrées ne sont plus appréhendées comme de simples informateurs ou des « cas donnés ». Ils sont des partenaires d'interaction, des intermédiaires actifs qui, par leur manière de participer à l'enquête, contribuent à éclairer les logiques de reproduction ou de contestation des rapports sociaux existants. L'analyse ethnographique ne vise donc pas uniquement à restituer un vécu, mais à dévoiler les structures implicites qui organisent les inégalités, y compris celles qui se jouent dans la relation enquêteur-enquêté. Elle ouvre ainsi un espace de réflexion critique, susceptible d'alimenter des formes de transformations sociales. Adopter une démarche immersive, attentive aux voix des acteurs, mais soucieuse de les replacer dans les rapports de pouvoir qui les traversent, permet

de mieux saisir la complexité des situations étudiées et de contribuer, modestement mais résolument, à l'élaboration d'un savoir critique sur les conditions de possibilité du changement social. Le caractère de cette posture et sa réhabilitation méthodologique tient à sa capacité à s'immerger dans la « modernité tardive¹ » (Giddens, 1994); non pas comme un simple décor contextuel, mais comme un milieu vivant, mouvant, saturé de flux matériels et symboliques qui modifient en permanence les cadres de l'interaction. Là où l'anthropologie classique observait des sociétés relativement stables dans leurs structures et rythmes, l'enquête contemporaine doit composer avec un espace-temps fragmenté, où le numérique, les réseaux sociaux, la circulation accélérée des images et des discours recomposent sans cesse le tissu relationnel. S'immerger dans cette modernité implique alors de capter simultanément la vitesse et la discontinuité, les accélérations fulgurantes et les suspensions inattendues qui marquent les expériences vécues des acteurs sociaux.

Le diagnostic formulé par Rosa (2014) sur l'« accélération sociale » éclaire davantage les enjeux méthodologiques en ethnographie actuels. En effet, le chercheur ne peut plus se contenter d'un rythme d'observation linéaire, car le réel lui-même se transforme sous ses yeux, parfois avant même que l'analyse n'ait pu en fixer les contours. Les institutions éducatives ne sont pas épargnées par cette dynamique. Par exemple, le métier d'enseignant, jadis associé à une certaine stabilité, se trouve aujourd'hui pris dans une fluidité structurelle qui modifie vivement ses conditions d'exercice. Les missions de l'enseignant se diversifient, les attentes se recomposent au gré des réformes et des désirs sociaux ; les pratiques pédagogiques se déplacent constamment entre exigences administratives, innovations et adaptations aux réalités socioculturelles des établissements scolaires.

Pour le chercheur immergé dans un contexte aussi temporellement tendu et dynamique, il ne s'agit plus seulement d'observer des routines,

1 Selon Giddens (1994), la modernité tardive désigne une phase historique marquée par la réflexivité accrue des pratiques sociales, la généralisation du risque et la mondialisation des relations, où l'identité individuelle devient un projet continuellement à construire, dans un contexte traversé par des rapports de pouvoir institutionnels et globaux qui structurent les conditions de l'action sociale.

mais de saisir, avant tout, des processus en mutation ; où les normes professionnelles se renégocient en continu et où la frontière entre permanence et changement se brouille. Cette immersion exige donc d'épouser cette instabilité et ce mouvement. Le chercheur qui l'épouse cherche ainsi à éviter de figer la réalité sociale dans un instantané proprement réducteur. Il s'engage plutôt avec le terrain pour en décrire les oscillations, les accélérations et les ralentissements. Contrairement aux approches objectivantes qui neutralisent les influences subjectives de l'enquête, cette démarche intègre la subjectivité, les « affects » (Næss, 2017) et l'intellect comme des composantes indissociables de l'investigation ethnographique. C'est dans cette interconnexion, entre la subjectivité du chercheur et celle des enquêtés, que se forge ce que nous appelons la « relation profonde », à savoir : un lien marqué par la réciprocité des influences et la co-construction du sens. Ce concept s'inspire des travaux de Næss (ibid.) sur l'« écologie profonde » qui prône un lien non instrumental avec l'environnement et la reconstruction du lien social autour de valeurs comme la solidarité, l'égalitarisme, la symbiose et l'équité.

À partir de ce point, il convient d'affirmer que la notion de relation profonde ne saurait être réduite à une nuance parmi d'autres dans l'éventail des choix méthodologiques. Elle structure, au contraire, l'axe même de notre démarche. Elle ne se présente pas comme un produit secondaire de l'immersion, encore moins comme une contingence relationnelle afin de gérer, à la marge, le travail d'analyse. Elle constitue l'espace où la compréhension prend forme, où les interprétations se construisent et se négocient, et où s'entrelacent les logiques propres au terrain ainsi que de celles du chercheur.

Cette centralité tient au fait que l'enquête qualitative, telle que nous la concevons, ne se limite pas à l'observation ou à la description. Elle repose sur la construction progressive d'un lien singulier avec la réalité sociale, lien qui ouvre un accès à des significations autrement inatteignables. Autrement dit, la relation profonde ne saurait être reléguée au rang de détail méthodologique : elle est le cœur vivant de la démarche de recherche. Elle ne doit pas être interprétée comme un effet secondaire de l'immersion, ni comme une difficulté relationnelle à surmonter en marge de l'analyse. Bien au contraire, c'est en elle que s'élabore

la compréhension, que se tissent les interprétations et que se rencontrent – ou parfois se confrontent – les logiques du terrain et celles du chercheur. L'enquête ethnographique ne se réduit pas à observer et à décrire. Elle repose sur l'édification patiente d'un lien humain qui, par sa profondeur et sa réciprocité, ouvre l'accès à des univers de sens autrement difficilement atteignables. Ce sont précisément ces liens, dans leur diversité et leur caractère unique, qui deviennent la matière première de l'analyse et qui en dessinent toute la richesse.

2.1 Profondeur et implications méthodologiques

Le caractère novateur de cette *relation* réside dans son dynamisme. À la différence d'une relation d'enquête « ordinaire », souvent pensée comme une configuration relativement stabilisée entre un observateur et un observé, entre enquêteur et enquêté, elle se déploie dans un environnement marqué par l'accélération sociale (Rosa, 2017) où règne la fluidité des appartenances. Ces dynamiques modifient les conditions mêmes de l'interaction. Effectivement, le chercheur et l'enquêté évoluent dans des cadres où les positions, les statuts et les modalités de communication se reconfigurent au fil de l'enquête, parfois même d'un échange à l'autre. Dans ce contexte mouvant, la relation profonde n'est jamais acquise. Elle se construit, se défait parfois, se réinvente, au gré des transformations du terrain, des repositionnements des acteurs et des ajustements constants du dispositif méthodologique.

Ce lien profond se distingue aussi par la nature symétriquement active des rôles qu'il engage dans la relation. Le chercheur ajuste son regard en fonction des réactions, reformulations ou silences des enquêtés, tandis que ces derniers, loin d'être de simples « fournisseurs » de données, adaptent leurs récits et leurs gestes à la présence, à l'écoute et aux sollicitations du chercheur. Bien que traditionnellement reconnue par l'ethnographie, cette réciprocité ne se limite pas à une interaction circonstancielle. En effet, elle prend la forme d'un travail méthodologique accompli par les enquêtés eux-mêmes. Par exemple, dans certaines observations que nous avons conduites (Serir, 2022), les enseignants ne se contentent pas de répondre aux questions posées. Ils reformulent leur pratique pour la rendre intelligible, mettent en avant des épisodes

qu'ils estiment révélateurs ou, au contraire, taisent certains détails qu'ils jugent secondaires. Ces choix ne sont pas anodins puisqu'ils orientent directement la focale de l'analyse. De même, des étudiant-es peuvent décider de « montrer » certaines manières de faire ou d'insister sur une anecdote qui, à leurs yeux, éclaire mieux la situation étudiée. Dans ces cas, l'enquêté ne se contente pas de « répondre » à l'enquête ; il participe *de facto* à la démarche même, en sélectionnant, hiérarchisant et interprétant. Encore, l'étudiant en situation d'entretien collectif se confronte aux questions de l'enquêteur et des autres participants. Il reformule ainsi souvent ses intentions. Toutefois, il ne le fait pas seulement pour les étayer. Il le fait aussi pour en dégager des logiques sous-jacentes. Il opère ainsi une sorte de « mise en théorie » spontanée, en avançant des hypothèses sur ce qui fonctionne, sur ce qui échoue et sur les conditions qui rendent possibles ce qu'il décrit. Dans ce cas, ce dernier n'est pas seulement « objet » de recherche ; il devient acteur de la conceptualisation de l'enquête elle-même.

Ce dernier état est spécifique de la recherche ethnographique que j'ai réalisée. Effectivement, pour presque toutes les étapes de l'enquête – celles-ci allant jusqu'à la considération des chapitres qui organisent cette thèse – certains étudiants se sont embarqués avec moi dans ce que je nomme une co-herméneutique de l'interprétation. Dans celle-ci, j'ai laissé la place aux étudiants qui le voulaient afin de s'engager dans le labyrinthe de la compréhension, jusqu'au défi de l'interprétation sociologique. Le travail de recherche s'est ainsi constitué en grande partie dans un exercice partagé avec les enquêtés, tant dans ma relation avec eux, que celle que ces derniers entretenaient avec moi. En quelque sorte, nous avons été sujets de la production de ce manuscrit ensemble ; puisque nous nous sommes engagés dans un type de pratique d'enquête qui a favorisé l'interprétation commune. La co-herméneutique est une « voie longue » (Ricœur, 1969) de l'enquête ; dans laquelle le défi de l'interprétation est incité pendant l'enquête, avec l'enquête (Serir, 2022, p. 140).

La relation avec l'enquêté que nous décrivons appelle dès lors à reconnaître que cette activité n'est pas un effet secondaire de la relation d'enquête. Lorsqu'elle est appréhendée, elle constitue une contribution méthodologique en soi. L'enquêté devient co-chercheur à sa manière, car il propose des catégories, il suggère des problématisations, voire il esquisse des interprétations que le chercheur n'aurait pas pu formuler seul. La profondeur dans cette relation consiste à reconnaître ces apports, non pas exclusivement comme des données d'enquête, mais comme un travail d'élucidation de ceux qui la font, ancré dans la perspective et les stratégies narratives qui sont les leurs. La *relation profonde* ne réside pas seulement dans la reconnaissance d'une réciprocité entre enquêteur et enquêté – dimension qui, en effet, traverse déjà l'histoire de l'ethnographie. Elle réside dans le fait de concevoir cette réciprocité comme une coopération méthodologique explicite, où les enquêtés ne sont plus seulement considérés comme des « porteurs d'expérience » (Geertz, 1998), mais comme des « acteurs praticiens » de la production de savoir. Cette perspective suppose de déplacer le centre de gravité de l'enquête. Il ne s'agit plus seulement pour le chercheur de recueillir et d'analyser, mais aussi de reconnaître que certaines opérations d'analyse sont déjà effectuées par les personnes rencontrées.

L'enjeu méthodologique consiste donc à ne pas reléguer ces apports au rang d'illustrations anecdotiques pour l'enquête, mais à les traiter comme des opérations analytiques à part entière. L'ethnographie critique que nous défendons ne cherche pas seulement à décrire la réalité sociale en se rapprochant de ses acteurs. Elle cherche à s'ouvrir aux formes de savoir que ces acteurs produisent eux-mêmes dans le cadre de l'enquête, pour l'enquête. En intégrant ces élaborations dans le processus, la recherche reconnaît que la construction du savoir est distribuée, polyphonique, et qu'elle prend forme à travers des contributions hétérogènes qui se croisent et parfois s'opposent. L'enquêté n'est pas seulement impliqué, il est reconnu comme co-producteur du savoir. Cette reconnaissance transforme radicalement la place du chercheur et le replace à symétrie avec son terrain. Il n'est plus le seul garant de la validité interprétative de ses résultats, mais il assume plutôt une fonction de médiation et de mise en relation entre des voix, des histoires, des expériences et des interprétations qui se construisent toujours d'abord sur le terrain.

En reconnaissant cette co-implication, la relation profonde devient le lieu où la connaissance n'est pas extraite, mais co-élaborée, où la méthodologie se nourrit de l'intelligence pratique et réflexive des enquêtés eux-mêmes. Cette conception – que l'on pourrait rapprocher des approches collaboratives et participatives, tout en la situant dans le cadre spécifique de l'immersion ethnographique contemporaine – prolonge directement ce que nous avons développé précédemment, à savoir : sur le double mouvement d'immersion prolongée et de recul analytique. Elle en constitue ce que nous nommons l'incarnation relationnelle. C'est dans cette tension que se déploie tout le potentiel heuristique de la *relation profonde*. Sans rompre avec les filiations méthodologiques qui ont façonné l'anthropologie, notre démarche s'autorise en ce sens à infléchir légèrement l'angle, comme on modifie la focale d'un objectif non pour effacer l'arrière-plan, mais pour en révéler d'autres reliefs. Il ne s'agit pas d'une invention *ex nihilo* – d'autres avant nous ont éprouvé ce chemin de l'écriture et de l'analyse en compagnie de ceux dont ils décrivaient la vie ; qu'il s'agisse de collaborations assumées où le texte portait la double empreinte de ses auteurs, ou d'expériences plus diffuses, comme ces dialogues prolongés qui, chez certains ethnographes, finissent par tisser une voix à deux timbres (Lasserre, 2010). Ce que nous retenons de ces héritages marginaux, c'est moins un modèle à imiter qu'une manière d'accueillir et de réhabiliter la parole de l'autre comme une forme d'intelligence méthodologique, c'est-à-dire apte à orienter l'enquête elle-même.

Enfin, dans ce que nous tentons de décrire, la recherche cesse de se déployer sur et commence à se construire avec. Elle se fait non pas dans une proclamation de principe, mais dans le travail de réciprocité qui s'établit au fil des rencontres, des reformulations, des réajustements mutuels. L'enquêté, dans ce cadre, ne se contente pas de répondre. Il explore, questionne, affine – parfois en silence, parfois dans un éclat d'argument – et, ce faisant, il participe à la fabrique même du savoir. C'est dans ce va-et-vient, où la subjectivité assumée de chacun devient la ressource de l'autre, que s'enracine cette relation profonde pour laquelle nous montrons la centralité.

2.2 Culture(s) et affects

Après avoir montré en quoi la *relation profonde* constitue le cœur de notre démarche d'enquête, il nous faut désormais interroger la manière avec laquelle cette perspective s'articule à l'étude de la culture. En effet, comprendre la culture ne peut se réduire à l'accumulation d'informations ou à la simple restitution de pratiques observées. C'est au sein même du lien construit avec le terrain et ses acteurs que s'ouvrent des accès privilégiés aux significations qui l'animent. La relation agit alors comme un prisme qui permet d'appréhender la culture ; cela non pas comme un ensemble figé de normes et de représentations, mais comme un tissu mouvant de négociations, de transmissions et de réinterprétations de la réalité sociale. Autrement dit, l'enquête ethnographique ne se contente pas de révéler la culture. Elle participe à la rendre intelligible en donnant à voir comment les acteurs eux-mêmes la vivent, l'incarnent et la transforment ; cela au travers du regard du chercheur et des acteurs qui la vivent ensemble.

Cela dit, c'est précisément dans la profondeur des relations que la culture peut être lue, comprise et co-interprétée. Effectivement, elle ne se déploie pas uniquement dans les gestes, les rituels ou les règles partagées. Elle s'explore aussi dans les affects qui traversent ces gestes et dans les formes d'intellectualité que les acteurs mobilisent pour la décrire. Une discussion informelle au détour d'une pause-café, un silence qui s'installe lors d'un entretien, une colère ou un éclat de rire partagé dans un couloir, une tapette amicale sur l'épaule sont autant de manifestations qui n'apparaissent qu'à travers la densité du lien entre le chercheur et les enquêtés. Ainsi, en salle des maîtres, un enseignant ne révèle pas seulement son identité professionnelle lorsqu'il ironise sur la lourdeur des réformes. Il expose en même temps une manière sensible de tenir ensemble le collectif, de se protéger du découragement par l'humour ou le sarcasme, et il offre ainsi une lecture critique de sa réalité. De même, dans un entretien auprès d'une mère de famille, ce n'est pas seulement l'histoire de son exil qui se transmet. C'est la manière d'habiter la langue – la sienne ou celle d'accueil –, de charger certains mots d'une intensité émotionnelle qui reconfigure le sens même de son récit.

Ces exemples montrent que la culture ne s'interprète pas à distance. Elle est une trame affective et intellectuelle que le chercheur ne peut saisir qu'en la vivant et en la co-interprétant avec ceux qui la portent. C'est parce que le chercheur a tissé ce lien vivant avec son terrain (Ingold, 2013), qu'il peut être à l'écoute d'un sourire qui exprime la résignation de son interlocuteur. Sans ce lien, ce sourire resterait muet, réduit à une donnée insignifiante, et il n'ouvrirait pas l'accès à la profondeur des significations qu'il condense. De la même manière qu'un silence peut prendre valeur d'argument, un geste esquissé peut devenir une clé de compréhension, une hésitation dans le choix des mots peut dévoiler un conflit intérieur entre ce qui peut être dit et ce qui doit rester tu. Ces détails, en apparence mineurs, ne se livrent qu'à travers une relation habitée et sensible, où l'affect et la confiance façonnent l'interprétation. Le chercheur ne se contente pas de recueillir ces signes. Il en devient le co-destinataire et, en quelque sorte, le témoin engagé. En conséquence, sans cette trame relationnelle, la recherche se condamnerait à la surface des faits, des observations, des mots ; c'est-à-dire privée de la profondeur herméneutique qui fonde l'ambition critique de l'ethnographie que nous avons décrite précédemment.

Dans le sens de cette coexistence, à partir des années 1980, l'anthropologie reconnaît que les émotions ne sont pas de simples réflexes biologiques, mais des constructions culturelles à part entière. Elles sont façonnées par des récits, des pratiques et des normes qui donnent à la colère, à la honte, à la joie et aux sourires des formes différentes selon les sociétés. Ce que l'on appelle communément « émotion » n'existe donc jamais à l'état pur. Celle-ci est toujours au moins une manière de sentir et d'exprimer ce qui s'enracine dans une culture. Pour reprendre un exemple précédent, dans l'univers scolaire, ce que l'on appelle « motivation » ou « découragement » des élèves n'est jamais un état psychologique – *stricto sensu* ; ce sont d'abord des manières d'éprouver ce qui est irréductiblement défini par des attentes institutionnelles, par des discours pédagogiques, par des rapports de pouvoir et donc par des représentations culturelles majoritaires de la réussite scolaire.

Ce tournant vers une anthropologie qui se soucie des affects insiste donc sur ce qui échappe aux codifications ordinaires. Il s'agit de saisir l'intensité première qui précède le langage, le geste, la coutume,

les pratiques symboliques et qui se manifeste comme une secousse sensible.

Dans une salle de classe, c'est le silence soudain qui s'installe lorsqu'un élève ose dire quelque chose de vrai, de fragile : « vous êtes pas gentille, maîtresse, c'est pas juste ! [silence] » ; et que tout le groupe d'élèves se sent saisi avant même de trouver les mots. C'est l'éclat d'un rire collectif qui déborde d'un auditoire et renverse l'ordre habituel des choses : [rires] « le professeur s'assoit, ferme son ordinateur et débranche son micro ».

Dans ces instants, il y a quelque chose qui se produit avant le langage, et qui ne se laisse pas réduire à une interprétation ou à un code culturel *a posteriori* de ce qui s'est affectivement déroulé. L'affect est ce lieu le plus intime de la culture où l'on touche au réel ; comme une expérience sensible et immédiate, là où le monde entre en nous sans médiation. Il y a là un affect qui s'impose toujours avant toute explication.

En ce sens, Ingold (2013) définit la culture en la concevant comme un processus continu plutôt qu'une collection figée d'événements, d'objets ou de choses du monde. Dans ses travaux (2000, 2011), il s'inspire de la théorie de la culture matérielle et de l'anthropologie sociale pour développer cette perspective originale. Selon lui, la culture ne doit pas être envisagée comme une possession statique. Elle est plutôt une série d'activités humaines en constante évolution, tissées ensemble dans le temps. Ingold rejette ainsi l'idée essentialiste de la culture, préférant la caractériser comme une pratique évolutive et dynamique. La culture émerge des actions et interactions quotidiennes, matérielles ou immatérielles, formant le substrat même de la culture et de nos sociétés. La culture est ainsi un processus continu et façonné par les actions des individus au fil du temps (ibid.).

3. Négociations et co-herméneutique pour construire et interpréter l'enquête

Dans une démarche ethnographique, l'appréhension de la réalité sociale repose sur la combinaison de plusieurs techniques de recueil de données. L'observation participante en constitue le socle. Elle permet de saisir les pratiques dans leur contexte, de documenter les interactions et de relever les significations implicites que les acteurs attribuent à leurs gestes et à leurs paroles. Elle se complète souvent par des entretiens formels et informels, des récits de vie ou des conversations spontanées, qui ouvrent un accès aux représentations et aux rationalités des enquêtés.

À ces matériaux s'ajoute la collecte de documents et d'artefacts produits ou mobilisés par les acteurs (cahiers, supports pédagogiques, messages numériques, photographies). Ils renseignent sur les cadres symboliques et matériels de leurs activités. L'ethnographe peut aussi recourir à l'enregistrement audio, parfois vidéo, afin de rendre compte de la densité des interactions. Pourtant, cette pluralité d'outils n'obéit pas à une logique cumulative, mais à une stratégie d'immersion et de triangulation. En effet, en croisant des données hétérogènes, elle vise à restituer la complexité des rapports sociaux et à mettre en lumière les tensions, les résistances et les négociations qui traversent les situations étudiées. Ces exemples montrent que la culture ne s'observe pas à distance. C'est parce que le chercheur a tissé ce lien vivant avec son terrain (Ingold, 2011), qu'il peut être à l'écoute d'un sourire qui exprime la résignation de son interlocuteur. Sans ce lien, ce sourire resterait muet, réduit à une donnée insignifiante, ne pouvant pas ouvrir l'accès à la profondeur des significations qu'il condense.

Certains signes appartiennent d'abord à l'ordre de la pratique : un silence maintenu malgré une question, une hésitation corporelle, un geste esquissé puis retenu. Tous témoignent d'une inscription du sens dans l'action même, dans ce qui se fait ou se refuse à se faire. D'autres relèvent plutôt de l'univers des représentations : un récit reformulé, une anecdote choisie, un mot préféré à un autre pour désigner une expérience. Ces représentations orientent l'analyse en proposant des clés d'intelligibilité et des cadres d'interprétation dont l'enquêteur ne peut

en faire l'abstraction. L'ethnographie critique prend toute sa force lorsqu'elle articule ces deux dimensions. Car l'expérience vécue s'exprime autant dans les pratiques corporelles et interactionnelles que dans les récits qui les mettent en sens. Le chercheur devient alors attentif à ces passages entre l'agir et le dire, entre les signes muets de la pratique et les élaborations conscientes de la représentation. C'est dans ce va-et-vient que se construit une co-interprétation. Les enquêtés, par leurs gestes et par leurs paroles, donnent forme à une intelligibilité partagée que le chercheur ne peut que reconnaître comme constitutive du savoir produit.

À l'échelle de l'individu, la profondeur dans l'enquête engendre une gestion des dépendances. Par exemple, elle se manifeste dans l'adaptation des relations entre les protagonistes de l'enquête ou dans la prise en compte de la culture qui régit et encadre ceux-ci. Cette simple dépendance illustre un « phénomène social » qui nécessite une approche méthodologique particulière pour être compris. Autrement dit, la méthode oriente l'analyse et l'analyse oriente la méthode ; montrant que les choix des individus ne sont ni totalement libres ni entièrement déterminés. Ils sont aussi rationnels, influencés par une structure sociale et culturelle. En effet, les individus identifient des options et choisissent celles qui leur semblent les plus avantageuses en fonction de critères qu'ils jugent cohérents dans leur propre contexte social et culturel. Cela ne signifie pas nécessairement que leurs choix sont toujours les plus efficaces ou justes ni qu'ils améliorent systématiquement une structure d'opportunité. Cependant, cela valide l'intention de leurs actions et de leur relation au monde ainsi que leur définition de certaines modalités sociales ou culturelles.

C'est dans ce cadre qu'émerge la relation profonde, puisqu'elle ne se limite pas à une proximité affective avec le terrain, mais elle désigne une pratique méthodologique consciente et négociée. Concrètement, elle s'incarne dans l'enquête. L'ethnographie que nous avons menée auprès d'étudiants en formation à l'enseignement primaire (Serir, 2022) en est un bon exemple. Effectivement, les observations participantes, menées sur plusieurs années au sein des cours et des stages, n'ont pas été conçues comme un simple recueil de notes par le chercheur ; elles se sont prolongées par des discussions collectives où les étudiants ont

commenté leurs propres pratiques pédagogiques. Autrement dit, les entretiens individuels ont souvent pris la forme d'échanges dialogiques, où nos interprétations provisoires étaient soumises à discussion, corrigées, jusqu'à même être refusées. À d'autres moments, certains étudiants ont proposé de reformuler eux-mêmes des passages de l'analyse pour que leurs intentions soient plus fidèlement rendues.

Ces scènes révèlent que la relation profonde ne va pas de soi. Elle se construit au prix de négociations permanentes. L'ethnographie critique met toujours en jeu une écriture traversée par des tensions entre représentations et pratiques. Dans notre cas, cette co-construction avec les enquêtés s'est étendue jusque dans les moindres détails du matériau : choix des anecdotes retenues, formes d'anonymisation, organisation des thèmes, formulation des hypothèses. Un étudiant, par exemple, acceptait volontiers de partager ses impressions sur son stage, mais refusait que certaines anecdotes soient utilisées dans l'écriture, par peur de stigmatiser son maître de stage. Dans ce cas, il a fallu inventer une modalité d'anonymisation plus élaborée, qui ne protégeait pas seulement son identité, mais aussi celle de son environnement de formation. Dans un autre cas, au cours d'un entretien collectif, un groupe d'étudiants a réorienté la discussion que nous avons amorcée sur la gestion de classe pour insister, eux, sur les tensions liées à l'injonction institutionnelle de différenciation pédagogique. Ce déplacement n'a pas été anodin. Il a contribué à transformer nos propres représentations de départ et nous a obligés à intégrer un thème que nous n'avions pas initialement prévu.

Ces expériences soulignent les implications épistémologiques de la relation profonde. En premier lieu, elles obligent à assumer pleinement la subjectivité comme une ressource méthodologique (Bourdieu, 1980). Le chercheur n'est pas extérieur à ce qu'il observe. Ses interprétations sont discutées, filtrées, modifiées par ses interlocuteurs. De même, les enquêtés n'apportent pas un discours brut ou spontané. Ils mettent en récit leur expérience, choisissent ce qu'ils montrent et ce qu'ils taisent, ce qui implique leur propre subjectivité. L'objectivité, dans ce contexte, ne réside pas dans une distance illusoire, mais dans la capacité à rendre visibles ces négociations, à expliciter les conditions de la

co-construction et à reconnaître la pluralité des voix qui composent le savoir produit (Haraway, 2007).

En d'autres termes, la relation profonde ne supprime pas les asymétries de pouvoir entre chercheur et enquêtés, mais elle en transforme la portée. Elle les rend visibles, discutables, travaillables. Dans une scène marquante de l'enquête (Serir, 2022), une étudiante a interpellé le chercheur directement : « *Tu écris sur nous, mais est-ce que tu écris aussi pour nous ?* ». Cette remarque a marqué un tournant majeur. En effet, elle a conduit à organiser une séance de lecture collective de certains extraits du manuscrit, où les étudiants ont commenté les analyses, parfois en les confirmant, parfois en les contredisant, parfois en proposant d'autres interprétations. Cette pratique de co-lecture, inhabituelle dans le cadre de la recherche académique classique, illustre la manière dont la relation profonde s'incarne dans des dispositifs concrets de partage d'autorité interprétative.

Enfin, la co-herméneutique de l'enquête ne désigne pas seulement une métaphore. Elle est une pratique située, traversée par des outils, des ajustements et des négociations. Elle engage une redéfinition de la scientificité. Loin de l'objectivité détachée, elle revendique une scientificité relationnelle qui reconnaît la valeur de l'expérience partagée et de l'interprétation dialogique comme fondements de la connaissance. Dans ce sens, elle rejoint la question soulevée par Spivak : *Can the Subaltern Speak?* (1988). Alors, comment porter la voix de ceux qui, souvent, ne sont pas reconnus dans l'espace social, institutionnel ou politique ? L'ethnographie, dans sa dimension critique, assume ici cette tâche de faire entendre ces voix – non pas en les traduisant de manière autoritaire, mais en leur donnant une place active dans le processus d'interprétation.

3.1. Profondeur, culture(s) et subjectivité

C'est ici que la culture apparaît comme le terrain privilégié de cette démarche. Elle ne peut être appréhendée à distance, comme un système figé de normes ou de représentations extérieures aux individus. Elle est d'abord vécue, incorporée, transmise dans des gestes, des récits, des

émotions ; et l'ethnographie est précisément l'outil qui permet de la saisir dans cette épaisseur du quotidien (Geertz, 1998). La culture n'est pas un décor qui encadre les pratiques sociales ; elle est le tissu même qui les rend possibles et intelligibles. Étudier la culture par l'ethnographie suppose donc d'entrer dans la texture fine des interactions, d'écouter les silences comme les paroles, de décrire non seulement ce qui se dit, mais aussi ce qui se vit.

Dans notre enquête (Serir, 2022), cette dimension est apparue de manière frappante. Les étudiants en formation ne parlent pas seulement de leur apprentissage. Ils donnent à voir les valeurs, les références, les visions du métier et de la société qui orientent leurs choix. Leurs récits révèlent une culture professionnelle en train de se construire, marquée à la fois par l'héritage des institutions qui les ont formées et par leur propre vécu d'élèves. Pour comprendre cette culture de la formation, il ne nous suffisait donc pas seulement d'analyser leurs discours. Il fallait aussi observer les pratiques de stage, les manières de s'adresser aux enfants, les gestes répétés, les affects exprimés ou contenus dans des situations de classe. C'est cette attention au détail, cette capacité à lire la densité symbolique qui constitue l'apport propre de l'ethnographie critique, telle que nous l'avons défini, pour l'étude de la culture.

L'ethnographie, dans cette perspective, n'est pas seulement une méthode parmi d'autres. Elle est une sensibilité d'attention. Elle permet de rendre intelligible ce qui, dans la culture, échappe aux catégorisations trop rapides ou aux généralisations abstraites. Elle restitue le caractère situé des pratiques et des représentations, tout en les reliant aux structures sociales plus larges qui les traversent. Elle fait apparaître la culture, non pas comme un objet figé, mais comme un processus dynamique, négocié, co-interprété, en perpétuelle recomposition. La relation profonde, quant à elle, trouve dans l'étude de la culture son terrain d'élection. D'abord parce que la culture est à la fois vécue et représentée par des pratiques et des discours ; ensuite, parce qu'elle appelle une enquête qui ne peut être que partagée, négociée et assumée dans sa subjectivité que parce qu'elle est construite avec ceux qui la vivent. L'ethnographie critique en révèle alors la dimension vivante, affective et politique. Elle ouvre un espace où la culture n'est pas seulement analysée, mais vécue ensemble, dans et par l'enquête.

4. Subjectivité et devenir minoritaire

Nous reconnaissons un point critique. En effet, l'ensemble des dimensions méthodologiques évoquées jusqu'à présent renvoient à des tensions qui pourraient apparaître comme déconnectées de la relation d'enquête et, de ce fait, induire en erreur un chercheur inexpérimenté en laissant craindre d'éventuelles manipulations. Pourtant, ces tensions ne sont pas nécessairement paradoxales. Certes, une écoute attentive, prolongée dans le temps et centrée sur l'intellectualité et les affects des enquêtés a pour objectif principal de prévenir l'ethnocentrisme du chercheur (Cuche, 2016). Néanmoins, la simple volonté de communiquer, tout comme les bonnes intentions méthodologiques ne suffisent pas à elles seules. Il est dès lors crucial de reconnaître que la relation profonde joue un rôle déterminant dans l'expansion de la conscience de soi ; tant pour l'enquêté que pour l'enquêteur, et cela, à chaque étape du processus. Deux postulats, interconnectés mais distincts, permettent de saisir cette idée.

Le premier concerne l'identification. Développer son identité implique de dépasser les frontières conformistes de l'individuation (Martuccelli, 2019), ce qui amène l'enquêté comme le chercheur à s'identifier à différentes formes d'identités, y compris à ses propres identités (Sen, 2006). Dans le cadre de l'enquête, cette pluralité peut prendre la forme d'un glissement. L'enquêté se projette dans la position du chercheur, tout comme le chercheur se trouve amené à se voir au travers des yeux de l'enquêté. Ces identités plurielles ne sont pas des contradictions, mais des ressources. Elles servent de points d'appui pour comprendre l'individu en relation avec autrui et pour tisser la profondeur relationnelle qui caractérise l'enquête ethnographique.

Cette expansion de la conscience de soi vers autrui crée les conditions d'un échange véritable. Elle ne se réduit pas à un mécanisme de miroir, mais devient un espace partagé où l'expérience individuelle est reconnue comme traversée par des dimensions universelles. Le processus d'extension constitue alors une exploration réflexive. Chacun – chercheur comme enquêté – se découvre partie prenante d'un même horizon de sens, où l'enquête devient elle-même une réalisation de soi par la prise de conscience (Guattari, 2013). Ainsi, la relation d'enquête

ne se limite pas à produire du savoir sur autrui. Elle agit comme une dynamique d'auto-compréhension mutuelle. Elle déplace les frontières entre celui qui observe et celui qui est observé, et permet à chacun de se redéfinir à travers l'expérience de l'autre.

Le deuxième postulat renvoie quant à lui au développement des propres potentialités des protagonistes dans l'enquête. La relation se caractérise alors par une identification de soi, façonnée par une négociation constante avec l'identité d'autrui. Le processus de devenir soi-même s'élabore ainsi dans une dynamique où l'altérité joue le rôle de miroir, de ressource, mais aussi parfois d'obstacle. Concrètement, les enquêtés et le chercheur s'associent à ces autres individus avec lesquels ils entrent en empathie ou éprouvent une forme de compassion. Dans un premier temps, ces affects semblent se tourner vers autrui : comprendre sa situation, partager sa vulnérabilité, reconnaître son humanité. Mais, ce mouvement redouble. Effectivement, en se projetant dans l'autre, le chercheur et les enquêtés se découvrent eux-mêmes autrement. L'empathie et la compassion se recentrent alors vers eux-mêmes, nourrissant une compréhension de soi façonnée par le sentiment d'appartenance commune et d'un destin partagé.

Cependant, cette dynamique n'est jamais univoque. À côté de l'empathie et de la compassion, existent aussi des formes de résistance, de distance, voire de rejet. Les enquêtés peuvent se reconnaître dans autrui, mais ils peuvent aussi chercher à s'en démarquer, à souligner ce qui les distingue, à se protéger d'une identification jugée menaçante. Ces moments de refus ou de retrait participent eux aussi de la réalisation de soi. Ils marquent la volonté de tracer une frontière, de préserver une singularité, d'affirmer une autonomie. Ainsi, la relation d'enquête est traversée par un double mouvement : d'un côté, l'ouverture empathique qui rapproche et relie ; de l'autre, la mise à distance qui différencie et sépare. C'est précisément dans cette tension – entre rapprochement et éloignement, entre compassion et rejet – que s'élabore une conscience de soi élargie. L'enquête devient un espace où chacun de ses protagonistes apprend à se définir à travers la dialectique complexe du semblable et du dissemblable, du commun et du distinct.

Comme soulevé précédemment, loin de se neutraliser, ces deux mouvements opposés peuvent se conjuguer au sein de l'enquête sans devenir contradictoires. Ils constituent même une ressource précieuse pour comprendre la complexité des dynamiques sociales et culturelles. L'ouverture empathique permet de capter l'intensité affective d'une expérience vécue, tandis que la mise à distance garantit de ne pas se dissoudre dans l'altérité, en maintenant une réflexivité critique. Ensemble, ils instaurent un équilibre fragile mais fécond. C'est précisément dans ce va-et-vient entre proximité et retrait que se construit la profondeur de la relation ethnographique.

Un épisode de terrain illustre bien cette articulation (Serir, 2022). Après avoir partagé avec une étudiante une première interprétation concernant les difficultés d'un de ses camarades en stage, celle-ci réagit en deux temps. Dans un premier mouvement, elle exprime une forme d'empathie : *« Je comprends ce qu'elle vit, et moi aussi j'ai parfois l'impression d'être dépassée. »* Mais presque aussitôt, elle prend de la distance : *« En même temps, je crois qu'elle ne voit pas sa part de responsabilité dans la manière dont elle gère la classe. »* Ces deux registres – l'identification et la mise à distance – s'expriment dans la même intervention, révélant une attitude complexe de l'étudiante qui reconnaît à la fois une expérience commune et une différence significative.

Cet enchevêtrement d'empathie et de distance n'est pourtant pas contradictoire. Il permet au contraire de densifier l'analyse. L'identification compassionnelle rend audible une souffrance en formation qui aurait pu rester silencieuse. La prise de distance, quant à elle, ouvre un espace de réflexion en replaçant cette souffrance dans le cadre des pratiques pédagogiques et donc des marges d'action individuelles. Pour nous, chercheur, et pour l'étudiante avec qui nous construisons l'analyse, cette double dynamique apparaît comme une clé de lecture. Elle montre que la réalisation de soi dans l'enquête passe simultanément par la reconnaissance d'un destin partagé mais aussi – et surtout – par l'affirmation d'une singularité propre à notre relation dans l'enquête.

Ainsi, l'enquête se nourrit de cette tension. Empathie et distance se répondent, s'ajustent et s'équilibrent. Les deux permettent d'articuler l'affect et l'intellectualité, la proximité et la réflexivité, dans un même

geste de connaissance et de reconnaissance. C'est précisément dans ce mouvement que peut être introduit le concept deleuzien de « devenir minoritaire » (Deleuze et Parnet, 1977). Deleuze et Guattari (1989) montrent aussi que le devenir minoritaire n'est pas une question de nombre ou de statut sociologique. Il est un processus de désir et de transformation par lequel un individu, en s'ouvrant à l'altérité, échappe aux formes majoritaires d'identification et invente de nouvelles possibilités d'existence. Dans le cadre de l'enquête ethnographique, cette dynamique se manifeste lorsque chercheur et enquêtés, en assumant cette oscillation entre empathie et distance, sortent des assignations figées par les cadres de l'enquête – le chercheur comme détenteur légitime du savoir, l'étudiant comme informateur – pour entrer dans une zone de déstabilisation créatrice.

Il convient de noter que le devenir minoritaire n'est pas une perte de quelque chose, mais une ressource. Il marque le passage par un état d'inconfort, de fragilité, où chacun se découvre vulnérable et ouvert à d'autres formes de subjectivation. C'est ce qui se joue lorsque l'étudiante, en commentant l'analyse sur un camarade, a tout à la fois exprimé sa proximité empathique et affirmé une distance critique. Les deux sont néanmoins entraînés ensemble dans un processus qui déplace leurs positions « ordinaires » – celle du chercheur sachant et interprétant ; celle de l'enquêté, étudiante témoin de ce que le chercheur fait ressortir. Ensemble, ils expérimentent plutôt une manière de penser et de dire l'enquête autrement ; de réfléchir à une ouverture vers une position minoritaire ; là où la connaissance se fabrique dans l'entre-deux, dans la remise en question des évidences et des hiérarchies.

En ce sens, la relation profonde s'articule directement au devenir minoritaire. Elle suppose, pour le chercheur, de consentir à cette déstabilisation, de reconnaître que l'enquête n'est pas seulement accumulation de savoir, mais qu'elle est traversée par des expériences de désidentification et de recomposition. Le devenir minoritaire est ici la condition même d'un savoir critique, puisqu'il oblige le chercheur et l'enquêté à inventer ensemble de nouvelles lignes de compréhension, loin des évidences instituées. Il incarne ce qu'Ingold (2011, 2013) désigne comme une « philosophie vivante » ; non pas une posture d'observateur extérieur soucieux de préserver une neutralité apparente, mais une

immersion directe dans les réalités du monde ; en s'y engageant aux côtés de celles et ceux qui les vivent et les habitent, ici et maintenant.

Dans tout cela, la méthodologie devient un projet et un principe en soi. En plus de guider la recherche, elle évolue en une réalité à part entière. Le processus de devenir-minoritaire dissipe les doutes et les incertitudes partagés par le chercheur et les enquêtés. Les interprétations et analyses émergent d'une immersion directe dans les réalités concrètes. Cette approche se distingue du cercle du raisonnement scientifique dominant (Latour, 2005) qui maintient l'enquête à distance et la simplifie pour mieux en contrôler les faits. Pourtant, l'enquête se déploie avec les affects et les subjectivités (Næss, 2017), proche du vécu et du quotidien, sans trop de prévisions et en anticipant uniquement ce qui se passe dans l'instant présent. C'est dans cette disponibilité à l'imprévu que réside sa force. Elle permet au chercheur de se laisser surprendre par des situations qu'aucun protocole ne pouvait entièrement anticiper, et d'accueillir la parole, le geste ou le silence dans leur surgissement singulier. L'ethnographie se construit ainsi comme un cheminement partagé, où la rigueur analytique ne s'oppose jamais à la sensibilité, mais s'appuie sur elle pour éclairer les logiques sociales qui se déploient au ras du quotidien. Cette démarche, attentive aux détails et ouverte à la sérendipité chère à Merton (Merton et Barber, 2004), ne fait plus de l'enquête une application mécanique de techniques, mais une pratique vivante d'interprétation, au croisement du savoir scientifique et de l'expérience humaine.

5. La recherche profonde, une conclusion négociée

La recherche profonde apparaît comme un processus sans cesse en mouvement, toujours en train de se former, de se transformer et parfois de se dissoudre. Elle ne se limite pas à une description des phénomènes observés, mais constitue un cheminement, un « passage de Vie qui traverse le vivable ou le vécu » (Deleuze, 1992). Dans cette perspective, l'enquête n'est pas un dispositif méthodologique. Elle est un devenir, c'est-à-dire une dynamique par laquelle l'enquêteur et les enquêtés se déplacent ensemble, au gré des relations et des situations qu'ils construisent.

Comme l'ont montré nos interprétations, ce devenir s'incarne notamment dans le devenir minoritaire (Deleuze et Parnet, 1977) qui ne désigne pas une condition sociologique de minorité, mais une modalité d'ouverture et de décentrement. Par l'expérience de la relation profonde, le chercheur accepte de quitter la position majoritaire du savant qui surplombe, pour se confronter à l'incertitude, à la fragilité et à l'inachèvement de son terrain. De même, les enquêtés, en participant à la co-construction du savoir, explorent des formes de subjectivation qui les déplacent hors des évidences imposées par les institutions ou les discours dominants. Le minoritaire devient alors une qualité de la relation. Il signale une altérité partagée, une manière de se rencontrer dans ce qui échappe aux définitions stabilisées.

Cette perspective a des implications méthodologiques et politiques décisives. Méthodologiques, car elle rappelle que l'enquête ne vise pas une clôture interprétative, mais une ouverture. Au lieu de résoudre des problèmes, elle en fait émerger de nouveaux, reformulés à travers la pluralité des voix et des expériences. Politiques, car elle engage une responsabilité. Celle de faire entendre des voix souvent marginalisées ; cela non en parlant à leur place, mais en rendant possibles leur prise de parole et leur reconnaissance. Comme l'a souligné Spivak (1988), la question n'est pas seulement de « donner » une voix aux sans voix, mais de créer les conditions dans lesquelles leurs voix puissent être entendues, y compris au prix de la remise en cause des évidences majoritaires et de celles du chercheur.

Ainsi, la recherche profonde ne se conçoit pas comme une entreprise solitaire ni comme un exercice d'autorité scientifique. Elle est une expérience toujours négociée, vécue avec les enquêtés, où chacun accepte de se laisser transformer par l'autre. Loin d'une finalité close, elle représente une manière de raviver la vie là où elle tend à s'éteindre, de préserver ce qui, dans les existences ordinaires, risque d'être effacé, et de maintenir ouverte la possibilité d'un avenir partagé. Elle s'érige contre une rhétorique de la science qui définit la découverte autrement que comme un mélange désordonné d'inspiration, de transpiration, d'erreurs et de hasard heureux (ou malheureux) – autrement que comme de la sérendipité. La recherche profonde assume ainsi pleinement ce désordre créateur. Elle reconnaît que la connaissance ne progresse pas

selon un chemin rectiligne et balisé, mais par bifurcations, tâtonnements, révisions, accidents successifs et rencontres inattendues. C'est précisément dans ce chaos méthodologiquement assumé que se révèle la puissance de l'enquête ; non pas comme une accumulation de vérités stabilisées, mais comme l'émergence fragile et provisoire de compréhensions partagées.

L'ethnographie, dans sa dimension critique, rejoint ici une philosophie du devenir. Elle s'élabore au croisement de l'intuition et de l'effort, de l'échec et de la découverte, de la subjectivité et de l'altérité. En cela, elle s'oppose à toute conception figée de la science humaine comme système clos et autosuffisant. Elle propose au contraire une démarche vivante, toujours en mouvement, où la profondeur ne réside pas dans la certitude, mais dans la capacité à accueillir sensiblement l'inattendu, à reconnaître les voix fragiles et à transformer l'expérience vécue en savoir partageable. Puis, en dernière instance, la recherche profonde s'apparente à un acte de résistance ; résistance à la réduction de l'humain à des catégories, résistance à l'oubli des vies ordinaires, résistance au néant qui menace toute expérience de disparaître sans trace. Elle est ce geste de soin par lequel les enquêtés, avec le chercheur, ravivent la vie dans ses formes les plus fragiles, les plus menacées, les plus invisibles. Comme le suggère Deleuze (1992), il ne s'agit pas de conclure, mais de « laisser passer » les choses, de la laisser circuler dans les devenirs de chacun ce qui se tisse à même l'enquête qui se découvre (Ingold, 2011). La recherche profonde ouvre sur un horizon inachevé ; celui d'un savoir qui ne vise pas à dominer, mais à accompagner ; non pas à enfermer, mais à libérer ; non pas à éteindre, mais à maintenir vivante la possibilité du devenir autrement.

Becker, H. S. (2002). *Ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. La Découverte.

Bourdieu, P. (1980). *Le Sens pratique*. Éditions de minuit.

Caron, C. (2017). La recherche qualitative critique : la synergie des approches inductives et des approches critiques en recherche sociale. *Approches inductives*, 4(2), 49-78.

Cuche, D. (2016). *La notion de culture dans les sciences sociales*. La Découverte.

Deleuze, G. (1992). *Pourparlers (1972-1990)*. Éditions de minuit.

Deleuze, G. & Guattari, F. (1989). *Mille plateaux*. Éditions de minuit.

Deleuze, G. & Parnet, C. (1977). *Dialogues*. Flammarion.

Garfinkel, H. (2007). *Recherches en ethnométhodologie*. PUF.

Geertz, C. (1998). La description dense : vers une théorie interprétative de la culture. *Enquête*, 6, 73-105.

Gérin-Lajoie, D. (2006). L'utilisation de l'ethnographie dans l'analyse du rapport à l'identité. *Éducation et Sociétés*, n°17(1), 73-87.

Giddens, A. (1994). *Les conséquences de la modernité*. L'Harmattan.

Glaser, B. G. & Strauss, A. L. (2017). *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*. Armand Colin.

Goffman, E. (1973a). *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome I. La présentation de soi*. Éditions de minuit.

Goffman, E. (1973b). *La Mise en scène de la vie quotidienne. Tome II. Les relations en public*. Éditions de Minuit.

Guattari, F. (2013). *Qu'est-ce que l'écosophie ?* Éditions Lignes.

Haraway, D. (2007). *Manifeste cyborg et autres essais*. Exils.

Ingold, T. (2000). *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*. Routledge.

- Ingold, T. (2011a). *Lines: A Brief History*. Routledge.
- Ingold, T. (2013). *Marcher avec les dragons*. Zones sensibles.
- Lasserre, F. (2010). Anthropologie 2.0? L'ethnographie par-delà l'ethnographie. *Altérités*, 7(2), 3-14.
- Latour, B. (2005). *La science en action. Introduction à la sociologie des sens*. La Découverte.
- Malinowski, B. (1968). *Une théorie scientifique de la culture*. Maspero.
- Martuccelli, D. (2019). Individu/individuation. In C. Delory-Momberger (Ed.), *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique* (pp. 101-103). Érès.
- Merton, R. K., & Barber, E. (2004). *The travels and adventures of serendipity: A study in sociological semantics and the sociology of science*. Princeton University Press.
- Naess, A. (2017). *Une écologie pour la vie. Introduction à l'écologie profonde*. Seuil.
- Piette, A. (1996). *Ethnographie de l'action : l'observation des détails*. Métailié.
- Rosa, H. (2014). *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité* (trad. par T. Chaumont). La Découverte.
- Serir, Z. (2022). *Insiders. Élément et surgissements de la normalité. Étude sur la condition sociale des étudiants à l'enseignement*. Thèse de doctorat en sciences de l'éducation, Université de Genève.
- Spivak, G. C. (1988). Can the subaltern speak? In C. Nelson & L. Grossberg (Eds.), *Marxism and the interpretation of culture* (pp. 271-313). Urbana: University of Illinois Press.

Strauss, A. L. & Corbin, J. (2004). *Les fondements de la recherche qualitative. Techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*. Academic Press Fribourg.